

Contre le darwinisme universitaire !

Tu es très sévère sur la pédagogie universitaire, la jugeant même indigne de l'université française. N'est-ce pas exagéré ? Et peux-tu nous dire pourquoi ?

Je n'ai pas une vision complète et exhaustive de la pédagogie universitaire. Je connais peu et mal ce qui se passe dans les universités scientifiques. Je suis convaincu qu'un gros travail pédagogique a été fait dans les IUT ou dans les UFRAPS. Je sais que les licences professionnelles et les masters professionnels qui se mettent en place parviennent, assez souvent, à proposer des cursus bien organisés... Mais je suis catastrophé par ce qui se passe pour les bataillons d'étudiantes et d'étudiants qui se bousculent dans les filières de Lettres et sciences humaines. J'ai même un peu honte pour notre institution : pas de véritable progression et, *a fortiori*, de curriculum ; une juxtaposition d'enseignements dont les intitulés généraux présentent, parfois, une vague cohérence, mais dont les contenus sont totalement hétéroclites ; une extrême pauvreté des situations d'apprentissage ; aucune guidance méthodologique sérieuse ; des situations d'évaluation rocambolesques ; des validations où une note de statistiques peut compenser une note de psychologie clinique ! Bref, pour qui regarde l'université que je connais sur le plan pédagogique, c'est vraiment n'importe quoi !

A supposer que tu aies raison, à quoi attribues-tu cet état de fait ?

Il me semble qu'il y a plusieurs éléments qui se combinent. D'abord, bien sûr, une massification du recrutement sans réflexion sérieuse sur les mutations qu'elle imposait. Cette absence de réflexion est, elle-même, liée à une sorte d'anti-pédagogisme constitutif de l'identité de l'enseignant universitaire : pour lui, le savoir est à lui-même sa propre pédagogie. Avec cette conception, on développe une sorte de détestation des médiations qui sont vécues comme obscurcissant la relation au savoir quasi-mystique que le professeur entretient en lui-même et reproduit avec ses étudiants. Et puis, bien sûr, le comportement de l'institution : l'écart entre la prime pédagogique et la prime de recherche, les modalités de recrutement et d'avancement, l'organisation des laboratoires de recherche et leur évaluation. Tout invite à faire des étudiants – de licence en particulier – des gêneurs à qui l'on concède quelques cours, mais pas plus...

Tu exagères ! Il y a de nombreuses initiatives positives, comme le tutorat, des groupes de suivi, etc...

Certes et je m'en réjouis, mais c'est un supplément d'âme et cela ne structure en rien l'acte de transmission. Ce n'est pas un des moindres paradoxes de l'université de masse que son désintérêt pour la transmission, qui fonctionne toujours au moindre coût, à la fois en termes d'investissement, d'innovation et, bien

évidemment, de recherche. Cette situation est à peine corrigée, à la marge, par quelques dispositifs satellites de suivi et d'accompagnement mais qui laissent fonctionner à plein le darwinisme universitaire : seuls les plus adaptés survivent !

On constate pourtant de vrais efforts, dans les premières années, pour proposer aux étudiants des enseignements adaptés.

Ces efforts peinent à aboutir, car cela supposerait qu'on mette en place des enseignements « généralistes », capables d'inscrire les problématiques qui seront abordées plus tard dans une histoire et une épistémologie, capables de donner une vision panoramique rigoureuse des champs disciplinaires dans lesquels, ensuite, les étudiants se spécialiseront. Or, ces approches globales sont totalement discréditées dans l'université : elles ne font l'objet d'aucun vrai travail collectif d'élaboration, d'aucune recherche sérieuse. Elles sont laissées en pâture aux éditeurs de vulgarisation ou confiées, avec beaucoup de condescendance, à des chargés de cours. Tout se passe comme si l'université confondait la « scientificité » et l'hyper-spécialisation et comme si cette hyper-spécialisation venait structurer tout son fonctionnement... quand le recrutement des étudiants impose, au contraire, une spécialisation progressive et des approches épistémologiques très élaborées. On sait que c'est aujourd'hui un péché pour un universitaire de publier des livres : il ne faudrait publier que des articles en anglais, hyper-spécialisés. Cela va devenir un péché pour le même universitaire d'effectuer, en première année, un cours d'histoire des idées permettant aux étudiants de comprendre où ils mettent les pieds. La démarche de recherche – d'une certaine forme de recherche, en réalité - phagocyte systématiquement la démarche d'enseignement. Or, à mes yeux, cela est contraire, à la fois, à la vocation sociale et à l'exigence intellectuelle de l'université. A sa vocation sociale, parce que je crois que l'université a un devoir de clarification des enjeux fondamentaux en matière de connaissance et qu'elle doit retrouver, dans ce domaine, une place essentielle dans la Cité – faute de quoi nous ne pourrions pas nous plaindre de la médiocrité et de la marchandisation de la culture ! Mais l'hégémonie de la démarche de recherche remet aussi en cause la vocation proprement intellectuelle de l'université. Car ce qui me semble caractériser les savoirs universitaires, c'est précisément qu'ils sont mis à l'épreuve de leur transmission et qu'ils tiennent leur spécificité de cette exigence-là... tout autant que de leur reconnaissance par la communauté scientifique des pairs. Cette solidarité – cet entrelacement - entre la transmission à des étudiants et la communication à des pairs-experts fait la richesse de la contribution de l'université à la démocratie et à ce qui pourrait devenir une « société de la connaissance ».

L'arrivée des TIC a profondément bouleversé la donne universitaire. Cela a quand même été l'occasion d'introduire des problématiques pédagogiques...

Je l'aurais souhaité, mais je crains qu'il n'en soit rien. Le diaporama (encore appelé malheureusement power-point !) ne représente guère un progrès ; je me demande même s'il n'enferme pas le cours dans le dogme au détriment de la pensée. A cet égard, écrire au tableau faire presque figure aujourd'hui d'acte révolutionnaire : ça laisse un peu de place à l'interaction avec les auditeurs ! Certes, il y a d'excellents diaporamas, mais ceux qui les réalisent faisaient jadis le même travail avec le rétroprojecteur. Quant à l'utilisation d'Internet, cela pourrait, effectivement, aider à la préparation des cours en amont par les étudiants et à leur appropriation en aval, permettre un meilleur travail documentaire, favoriser le suivi.

Mais cela reste trop embryonnaire à mes yeux. Cela exonère même, parfois, de s'interroger sur les situations d'apprentissage que l'on organise en présentiel. A cet égard, je suis sidéré par l'absence de réflexion sur la pédagogie des grands groupes, par l'utilisation mimétique de « l'exposé » comme technique d'animation des TD, par le peu d'inventivité didactique des cours. A moins que je me trompe et que tout cela se fasse de manière clandestine. Je ne demanderais pas mieux !

L'utilisation d'Internet donne au moins lieu à des débats sur le « copié/collé » ! N'est-ce pas un bon moyen d'entrer dans des questions pédagogiques ?

Cela pourrait être le cas ! Mais le sujet, le plus souvent, n'est abordé que sous l'angle de la fraude ! C'est un peu triste ! D'autant plus que je n'arrive pas à croire que le suivi rigoureux de la préparation d'un mémoire ne permette pas de débusquer au premier coup d'œil les emprunts illégaux. Cette focalisation sur la fraude se fait au détriment d'une véritable réflexion sur l'écriture et ses contraintes. Je crois que l'université devrait être, par excellence, le lieu de la « culture lettrée » et cela dans toutes les disciplines. Une culture lettrée, c'est une culture qui fait des contraintes de l'expression écrite une véritable ressource pour la pensée. Dans une culture lettrée, on sait formuler la définition d'un concept correctement et l'illustrer par un exemple. Dans une culture lettrée, on ne confond pas la phrase et le paragraphe et les schémas n'exonèrent jamais d'une explication rédigée. Dans une culture lettrée, on ne se contente pas de rédiger des rapports avec des alinéas, mais on écrit de vrais textes. Une culture lettrée, c'est une culture qui met et remet en chantier les écrits... et pas seulement au niveau de la thèse. Une culture lettrée, c'est une culture qui travaille en permanence et obstinément sur le rapport à l'écrit et qui fait de ce rapport une dimension essentielle de son « institutionnalisation ». Une culture lettrée, c'est une culture qui accompagne chacun et chacune dans son entrée dans l'écrit, au lieu de se contenter d'écarter ceux et celles qui n'ont pas d'affinités sociologiques « naturelles » avec lui !

Que proposes-tu concrètement ?

Que chaque discipline, chaque composante universitaire, chaque laboratoire soit astreint à mener des travaux de recherche sur la transmission de ses propres savoirs au sein de l'université. Qu'on revoie radicalement les procédures d'évaluation des étudiants afin de faire évoluer les méthodes d'enseignement. Qu'on ouvre le chantier des situations d'apprentissage. Qu'on associe les étudiantes et les étudiants à ce chantier et que celui-ci soit traité « à égale dignité » avec la recherche académique. Que l'on fasse circuler très largement les informations, les données, les résultats de travaux sur la pédagogie universitaire. Que les universités s'investissent plus délibérément dans la formation continue et la validation des acquis de l'expérience... Et, bien sûr, que l'on revoie, en fonction de cela, les critères d'évaluation de « l'excellence » universitaire.

Philippe Meirieu
Professeur à l'université LUMIERE-Lyon 2